

ENTRETIEN AVEC SALMAN RUSHDIE

les enfants du paradis

Avec *Shalimar le clown*, peut-être son meilleur livre, l'auteur des *Versets sataniques* parie sur la force des personnages pour réinventer le roman à l'heure de la mondialisation.

Par Sylvain Bourmeau Photo Renaud Monfourny

"Il est encore vivant celui-là !" Si l'émission n'était pas pré-enregistrée mais diffusée en direct, voilà ce que vous auriez entendu de la bouche de Samy Naceri, pathétique acteur français vaguement rangé des taxis, au moment où Salman Rushdie pénétrait sur le plateau de *Tout le monde en parle* le 15 octobre dernier. Pauvre Rushdie, malin génie perdu dans cette foire du samedi soir. Magnifique Rushdie, qui le lendemain matin décrochait son téléphone pour demander au président de France Télévisions qui était cet Ardisson-là.

Salman Rushdie sait y faire avec les clowns – et les terroristes, même et surtout lorsqu'ils ne manient que des mots, aussi explosifs soient-ils. Shalimar, le héros de son nouveau roman, est un clown, et un terroriste. Dès les premières pages de ce qui ressemble fort à un chef-d'œuvre, il assassine Max, ambassadeur à la retraite, européen devenu américain et père d'India, la fille qu'il a eue avec Boonyi, premier amour de... Shalimar.

Aussi magique que *Les Enfants de minuit*, aussi politique que *Les Versets sataniques*, aussi puissant que *La Honte*, aussi envoûtant qu'*Haroun et la mer des histoires*, *Shalimar le clown* est plus simplement l'un des tout premiers romans de l'ère globale. Un texte ambitieux, dramatique et comique à la fois, bâti sur la solide confiance de l'auteur en quatre personnages qui font une entrée fracassante dans la littérature mondiale. En faisant, comme Michel Houellebecq, le pari dostoïevskien que les personnages constituent la "zone vivante" du roman, Salman Rushdie réinvente le genre pour quelques décennies minimum. >>>